

Nicolas Ancion

*Quatrième
étage*



roman

Quatrième étage

La collection Espace Nord rassemble des titres du patrimoine littéraire belge francophone. Elle offre un catalogue d'auteurs remarquables et veille à la réédition d'œuvres devenues indisponibles. Propriété de la Fédération Wallonie-Bruxelles, la collection est gérée par Les Impressions Nouvelles et Cairn.info, qui ont réalisé le présent volume.

www.espacenord.com



F É D É R A T I O N
W A L L O N I E - B R U X E L L E S

© 2016 Communauté française de Belgique pour la présente édition

Illustration de couverture : © Sculpture d'Olivier Goka, photographiée par Bernard
Babette (détail)
Mise en page : CW Design

ISBN : 978-2-87568-269-7

Dépôt légal : D/2017/12.583/14

Droits de traduction et de reproduction réservés pour tous pays.
Toute reproduction, même partielle, de cet ouvrage est strictement interdite.

Nicolas Ancion

Quatrième étage

roman

Postface de Nicolas Marchal



*Pour celle qui s'endort avec moi,
chaque soir comme si c'était la première fois.*

PREMIER CHAPITRE

C'était le printemps sur Bruxelles. Du soleil sur les boulevards, un petit vent tiède et sucré le long des trottoirs, un immense ciel bleu par-dessus les toits. La journée idéale pour traverser la ville à pied ou pour revenir du GB des sachets plein les mains.

– Tu y crois, toi, à la chance ?

Toni m'avait posé la question comme on pose une bombe, juste à l'entrée de la gare en pleine heure de pointe. Il faisait chaud, la lumière s'étendait sur les carrosseries et les bancs de bois brun. J'avais les deux bras chargés de sachets en plastique bruyant.

– Tu y crois, toi, à la chance ? qu'il m'avait dit.

Que voulais-tu que je réponde aussi sec, sans trop réfléchir, tandis que la charge entravait la circulation du sang dans mes doigts. D'habitude, avant dix heures du matin, on se contente

de banalités. Fait beau, fait chaud, fait malade. On s'envoie des *Ça va ? Ça va. Des T'as vu le film hier ?* Rien que des petits mots inutiles mais pratiques. Quand on n'est pas bien réveillé, on peut se contenter de hocher la tête, de grogner un léger *hrrrrhhmm*, de l'arrière du palais, qui dit tout, qui ne dit rien. On peut laisser le silence répondre à son aise pendant qu'on rampe vers le percolateur. Par contre quand on te pose des questions embarrassantes, du genre de celle-là, avec la chance et tout ça, il faudrait deux cafés coup sur coup pour trouver l'énergie en quantité suffisante afin de pondre ne fût-ce qu'une réponse. On est déjà fatigué avant même de commencer à répondre. On se sent épuisé, on voudrait partir en courant et se perdre dans des petites rues étroites en ne pensant à rien sauf aux pieds qui battent le pavé, mais il est là, juste à côté de toi, le Toni, et le temps n'a pas passé du tout, il vient juste de la poser sa satanée question, il sourit, il te regarde, ses yeux sont bien en face des trous, bleus comme un jeans, sous un front gras et luisant, il s'en fout, il est du genre à se foutre de tout, il ne comprend jamais ce qui se dit autour de lui, il rumine et, quand il parle, on aurait souvent préféré qu'il se taise. On en connaît tous des types comme ça, des Toni, des interrogateurs de lieux communs, des mecs insupportables qui veulent parler du cœur quand tout le monde se marre, qui veulent sonder ta conscience quand tu goûtes le dessert, ou qui te posent les questions les plus vagues au moment où tu as juste envie d'un peu de train-train bien concret. Comme ce matin-là, par exemple.

La chance, nom de Dieu, qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Je me suis posé la question, je me la pose encore. Je me doutais qu'il voulait faire allusion à quelque chose en particulier mais je ne

voyais pas à quoi, là, avec mes sacs trop lourds dans le bruit des moteurs et des pneus sur l'asphalte. Je voulais lui dire : Toni, ce n'est pas le moment, prends au moins un sachet, s'il te plaît, ne me laisse pas tout sur les bras, tu vois bien que c'est lourd, tu sais où j'habite, c'est sur ton chemin, t'as les mains dans les poches, prends un sac. Toni, fais-moi ce plaisir, et tant que tu y es, oublie ta question, ma réponse qui ne vient pas, excuse-toi même, ce n'est pas difficile, dis-moi un truc tout con, pas compliqué, du genre : *T'as vu la fille avec ses talons, là, de l'autre côté ?*, un truc auquel je puisse répondre : *Ouais, j'ai vu, et encore, c'est que le printemps, attends l'été et t'en verras de bien pire, à peine vêtues, du soir au matin, dans le parc et au bord des terrasses.*

On remontait le long de la gare centrale et Toni ne disait plus rien, on aurait dit qu'il réfléchissait, qu'il retournait ma réponse dans tous les sens pour bien en saisir toutes les subtilités, alors que je n'avais rien dit du tout. Un vrai cauchemar. La journée était déjà foutue. Parce qu'une fois que ça a mal démarré, pas la peine de s'échiner, ça ne s'arrête plus, ça te tombe dessus d'heure en heure, comme des stalactites qui dégèlent au printemps au bord des toits. La chance, qu'est-ce qu'il voulait dire par là ? Est-ce qu'il pensait à quelque chose de précis ? Au fait qu'il passait juste devant le GB au moment où j'en sortais avec mes courses de la journée ? Au fait que j'avais perdu mon boulot au vidéoclub depuis deux semaines et que j'avais des heures entières pour découper les bons de réduction dans les journaux publicitaires, pendant que lui, le Toni, filait des coups de main à son oncle plombier et se ramassait des billets en liasses et en noir, sans perdre ses allocations de chômage ? Je n'en savais rien. Et ce n'est pas Toni qui allait m'éclairer, je le connaissais, le lascar, il

m'avait déjà sorti deux phrases (*Bonjour Serge* et *C'est fou que je tombe sur toi, je vais filer un coup de main à mon oncle Roger*) et, si je devais me fier à son débit habituel, je pouvais tabler sur un silence de deux heures. À moins que je ne parvienne à lui tirer les vers du nez, avec une bonne question. L'air de rien. Parce que Toni était du genre méfiant, il n'aimait pas qu'on le cuisine. Ce qui lui plaisait, au contraire, c'est qu'on lui parle, qu'on laisse couler un léger filet de mots jusqu'à ses oreilles, en continu. C'était une fameuse oreille, Toni, la meilleure que je connaisse, des heures qu'il pouvait passer sans rien dire, juste à hocher la tête ou à froncer les sourcils pour avoir des détails, sans doute parce qu'il n'aimait pas trop causer. Il a toujours été comme ça, taiseux, renfermé, avec beaucoup de silence, pas poseur de questions à tour de bras, du tout, non, c'était pas son genre, plutôt poseur de questions à retardement, qui tiquetaient dans ta tête et n'exploient que des heures après. Alors celle-là, une question aussi simple et directe, elle m'a travaillé tout le temps qu'on remontait le long de la gare et même jusqu'au carrefour, puis d'un coup, ça m'est venu. Limpide, transparente comme du Sprite sans bulle, une question toute simple :

– Et toi, Toni, t'y crois ?

*

Je ne saurai jamais ce qu'il voulait me répondre. Il a posé le pied sur la chaussée, en tournant la tête vers moi, et le bus l'a attrapé de plein fouet, l'épaule d'abord, je crois, puis tout le bras et les jambes. Là, sous le soleil, j'ai vu Toni s'envoler comme un ballon

de foot qu'on dégage, il a plané sur une dizaine de mètres avec un des bras qui se désarticulait vers le haut, comme un pantin, c'est sans doute un cliché, mais c'est ce que j'ai vu, le bras en l'air avec le coude dans le mauvais sens, puis la tête contre le bitume, un bruit insupportable, un bruit creux et triste, la voix de la mort qui se racle la gorge pour signaler qu'elle ne va pas tarder. Puis deux coups de frein, deux voitures qui stoppent net pour éviter le corps et le bus qui s'immobilise à son tour. Toni, là, sur le sol, qui s'arrête de vivre. Dans mes sachets, il y avait des surgelés et des trucs qu'il ne faut pas laisser au soleil, mais je n'y ai pas pensé, j'ai couru vers Toni, c'est bête quand j'y repense, mais j'ai regardé à gauche et à droite avant de quitter le trottoir. J'ai vu les gens qui se massaient, à se demander d'où ils sortaient, s'ils n'avaient rien de mieux à faire à cette heure-là, ils auraient dû être au bureau ou ailleurs, des hommes, des femmes, un peu comme toi, un peu comme moi, arrêtés dans leur journée pour découvrir Toni, ils le voyaient sans doute pour la première et dernière fois, allongé sur le sol avec du sang qui sourdait de sous sa tête. J'ai bien compris qu'il était mort, pas juste assommé ; quand on ne bouge plus et qu'on a les yeux ouverts en face du soleil au milieu de la route, c'est qu'on est passé de l'autre côté, ça se voit enfin, je veux dire, pour moi ça se voyait, et le chauffeur de bus en sautant à pieds joints sur la chaussée l'a dit :

– Putain, il est mort.

Ça avait l'air de lui faire un choc. Ça m'a troublé : ce pauvre gars, il était tout jeune lui aussi. À eux deux ils ne devaient pas arriver à soixante ans, ces deux pauvres gars, un qui était couché et qui ne bougeait plus, tout mort, tout de travers, et l'autre tremblant sur place, comme si l'intérieur de sa tête remuait dans

tous les sens, on ne voyait que ses deux yeux larges, profonds, perdus. Je ne sais pas combien de temps a passé. Il faisait chaud, je n'aurais pas dû garder ma veste d'hiver. Le molletonné, c'est intenable sous le soleil, j'avais des auréoles sous les deux aisselles, je suais à grosses gouttes, je me souviens très bien que, quand les flics sont arrivés, je tenais le chauffeur par les épaules et que ses sanglots lui soulevaient le menton. Je n'avais plus vu un homme pleurer depuis très longtemps. Peut-être bien depuis l'enterrement de ma mère. Je ne sais plus. J'ai du mal à savoir. Ma mémoire c'est pas ça, surtout depuis le coup du bus qui percute Toni au moment où il me regarde, ce n'est pas bon pour la mémoire, ces aventures-là, pas bon du tout, ça perturbe, c'est sûr. Les flics étaient gentils, il y avait un mâle et une femelle, c'est elle qui s'est occupée de moi, elle m'a emmené dans la camionnette, elle m'a parlé tout doucement et elle m'a dit que Toni était mort. Je le savais déjà, c'est sûr, j'avais compris tout de suite, mais ça m'a soulagé de savoir que c'était vraiment ça, que même ceux qui ne connaissaient pas Toni avant comprenaient qu'il ne vivait plus, qu'il n'avait pas toujours été comme ça, tout mou et disloqué, couché en silence, que parfois il marchait et posait des questions. La fliquette m'a souri. Elle m'a proposé un verre d'eau et elle m'a demandé si je connaissais Toni.

*

Toni, j'allais tout de même pas commencer à raconter sa vie ; des types comme lui, il y en a des cents et des mille, on est tous pareils, au fond, des bras, des jambes, des ennuis qui s'accumulent,

parfois une bonne nouvelle, un coup de bol, une affaire en or, puis fini le brillant, retour au gris terne, on continue, on prend le même et on recommence. Est-ce qu'il y croyait, lui, à la chance ? Comme la fliquette voulait savoir s'il y avait de la famille à prévenir, je lui ai dit que je connaissais Roger, son oncle, et que je pouvais lui téléphoner. Elle n'était pas très enthousiaste, l'agente de police, elle m'a dit que ce n'était sans doute pas une bonne idée, qu'il fallait que je me repose, que ça irait mieux dans quelques heures et que, si j'avais le numéro de téléphone de ce Roger, elle allait l'appeler elle-même et lui expliquer, qu'elle était là pour ça, que c'était son métier aussi, qu'il ne fallait pas que je prenne ça sur moi, que j'avais déjà assez souffert pour aujourd'hui. J'aurais dû lui dire oui oui de la tête et la laisser faire, mais je ne le sentais pas du tout comme ça, j'avais très envie d'appeler Roger, de lui parler, de lui dire ce qui était arrivé à Toni, de l'entendre pleurer peut-être et de le consoler au bout du fil, j'avais envie de bouger et de me sentir utile, je ne voulais surtout pas qu'on m'oblige à rester assis à attendre que ça passe, j'avais envie de tout sauf de ça. J'ai entendu le bruit dans ma tête, le bruit de la tête de Toni qui mourait d'un seul coup, c'était comme un signal et j'ai dit non, madame, non, non, ne me dites pas non, j'ai besoin de ce coup de fil, laissez-moi s'il vous plaît, c'est pas grand-chose pour vous, ça ne change rien, mais moi ça me fera du bien, je vais aller dans une cabine, là, plus loin, j'ai une carte, laissez-moi faire, je le connais bien Roger, c'est un dur, il n'aime pas trop les flics, la police je veux dire, enfin pas plus les flics que la police, c'est une question de mot, j'ai dit, c'est épidermique, en surface, quoi. S'il doit apprendre ça, je crois que ce serait mieux si c'était moi qui téléphonais.

La fliclady n'avait pas l'air très sûre d'elle, elle m'a lâché un petit sourire comme pour m'avouer qu'elle me comprenait un peu et qu'elle était terriblement perdue, mais je crois que c'est l'inverse qu'elle aurait voulu exprimer. Elle a dit ne vous en faites pas, j'ai fait des études pour ça. Ça m'a fait du bien d'entendre une connerie pareille, ça a mis mon cerveau en marche, comme un coup d'éperon dans la fesse d'un pur-sang. Au galop qu'il est parti mon ciboulot, pire qu'une marmite à pression pleine d'eau qui bout, les mots se sont lancés l'un derrière l'autre dans une tirade terrible, un torrent trépidant, pour expliquer que, ça, c'était bien le pire qu'on pouvait me dire, le prétexte des études, que Roger n'allait pas lui demander son diplôme, ni lui poser trois questions d'affilée pour vérifier qu'elle avait bien lu tout le cours, que Roger il se contenterait de défoncer le téléphone et sa femme juste après, quand il allait apprendre que Toni venait de se barrer définitivement, qu'il allait gueuler, ça c'était assuré, gueuler comme un soûlard au milieu de la nuit.

Les mots ne s'arrêtaient plus, ils ont encore dit que le plus gros problème avec les gens qui étaient fiers de leurs études, c'était justement ça, cette impression que ça va leur servir à quelque chose, alors que des gars comme Roger, on n'en voit pas beaucoup sur les bancs des universités, ou alors le soir, pour passer le balai et décoller les chewing-gums, que Roger, c'était une crème de type, une crème vanille avec le caramel et tout, mais une crème brûlée, qui a déjà trop souffert, pas question que vous vous mêliez de ça, que ça racontait encore dans mon crâne, et les mots se bousculaient pour sortir mais rien ne venait, ma bouche était une plaine déserte, une plaine silencieuse sans même un murmure, tout se passait là-dedans,

à l'intérieur, comme quand je me faisais engueuler quand j'étais même, des tas de mots vengeurs s'aiguisaient dans ma tête, des mots comme des couteaux. Mais rien ne sortait, j'étais muet devant mon père, muet devant madame la flique, et s'il n'y avait pas eu l'extérieur de la camionnette, s'il n'y avait eu que la policière et moi, ça aurait peut-être duré des heures de silence immobile. Pire qu'une banque le week-end ou un cimetière en pleine nuit. Heureusement, il n'y avait pas que nous, il y avait la rue, et c'est comme ça que j'ai entendu le chauffeur de bus, il ne pleurait plus, il ne restait que les sanglots dans sa voix et il n'arrêtait plus de causer. Il est mort, putain, il est mort, vous ne savez pas ce que c'est vous, moi, j'ai jamais tué personne, j'ai des gosses, j'ai ma femme, et j'ai roulé sur un type tout mort, pas même un bout qui bouge, putain, comment vous voulez que je réponde à vos questions, on s'en fout, putain, il s'en fout lui aussi, vous croyez que ça a de l'importance, je l'aurais même écrasé derrière la poubelle, sur le trottoir, en roulant sur le banc, en défonçant l'abribus, là, ça aurait changé quoi, même si vous comprenez pourquoi celui-là a volé contre mon pare-chocs, vous ne retiendrez pas tous les autres, ceux qui vivent encore, pour l'instant, mais plus pour longtemps, ceux qui vont voler sous les pneus ou se jeter sur les rails, ceux qui vont se faire emboutir sur les clous, et même au feu vert, il est mort, vous le voyez bien, c'est même pas sa faute à ce type : il ne regardait pas devant lui, c'est pas de chance, putain, un type comme moi, qui n'avait pas de bol non plus, c'est tout, et pour les gars comme nous, il n'y a pas des tas de solutions, quand on n'a pas de veine, c'est comme ça qu'on finit, morts morts morts, parfaitement morts, sans plus respirer ni rien, on est vraiment tous des ratés, putain.

J'aimais bien ce qu'il disait, le chauffeur, il n'avait pas connu Toni très longtemps, mais il avait compris ce qu'il voulait dire avec la chance et tout ça, c'était un brave gars, ce chauffeur, le genre de type qui aurait pu tout raconter à Roger et qui l'aurait emmené boire un pot pour avaler ça, puis un deuxième pour oublier, puis un troisième puis un quatrième puis tellement de pots qu'on ne pourrait plus dire qui aurait chauffé qui, qui aurait écrasé qui, et qui était triste à crever. En plus de ça, ce chauffeur, ses mots à lui, ils sortaient tous, sans efforts, il parlait comme on pense et ça faisait du bien d'entendre que lui parvenait à extirper la bouillie de sa tête. Le flic qui se tenait à côté du chauffeur le prenait beaucoup moins bien que moi. Ça lui faisait un peu peur tous ces mots qui rebondissaient sur le tarmac, il faisait des signes à ma fliquette, avec la main, discrètement. Il voulait du renfort, pas pour tabasser le chauffeur, non, pour le rassurer, lui, le petit policeman perdu, le gars qui n'a pas fait d'études et qui se dit que l'autre, là, dans la camionnette, elle a un diplôme pour ça, pour les situations de crise et la gestion du stress. Lui, il panique mais elle, elle sait, c'est ça qu'on pouvait lire dans son geste alors je me suis tourné vers ma madame en képi et je lui ai dit :

– Je crois qu'il aimerait bien que vous veniez l'aider. Il a l'air un peu perdu.

*

Je ne sais pas pourquoi j'ai fait ce que j'ai fait à ce moment-là. À bien y réfléchir, d'ailleurs, je crois que je pourrais

sortir cette phrase après chacun des gestes que j'accomplis et chacune des décisions que j'ai prises depuis mon arrivée sur terre. Mais disons que, cette fois-là, ça avait encore plus de pertinence. Faut dire que j'ai pas étudié comme la madame popo, moi, je ne connais rien à la psychologie ni aux autres sciences divinatoires, les trucs que je fais sans le faire exprès, ou malgré moi, ou sans trop savoir pourquoi, juste parce que c'est ce qui me traverse l'esprit à ce moment précis, je n'y comprends rien du tout, je les fais et c'est tout, sans chichi, sans blabla, je les fais, puis basta. Mais je me suis dit qu'elle, avec ses études et tout ça, elle aurait dû pressentir que ça n'allait pas se passer comme il fallait, comme elle voulait, comme la morale, la société, les habitudes, les messieurs mesdames, le tralala et tout ça, auraient aimé que ça se passe. Elle aurait dû se rendre compte que si je lui demandais d'aller rejoindre son collègue, enfin pas tout à fait, je veux dire si je lui faisais remarquer que son collègue l'appelait, c'est que ça m'arrangeait bien qu'elle m'abandonne là, seul dans la camionnette, avec mes sacs en plastique qui coulaient sous la banquette. Même si à ce moment-là je ne pensais pas aux sacs, ni à toutes les raisons qui pouvaient me pousser à aider la fliquette à rejoindre son collègue. Mais je suis sûr que si elle avait gardé la maîtrise de ses facultés, si elle s'était un peu concentrée, si elle avait pensé un poil à ses cours et pas à son co-flic, elle aurait pressenti un truc, elle aurait flairé l'affaire. Un instinct de femme aurait peut-être suffi, quoique c'est le genre d'instinct qu'on doit leur raboter dans les écoles de flics, pour en faire des petits mâles teigneux en escarpins à talons plats. Peu importe, l'essentiel c'est qu'elle n'ait rien flairé du tout et qu'elle soit sortie rejoindre son partenaire. Elle a trottiné dans ses souliers tartes, avec sa jupe

bleue comme un veston de croque-mort et quand elle a rejoint le type au képi et le chauffeur qui mordillait le sien, il était trop tard.

J'avais fermé la porte du combi et démarré le moteur.

CHAPITRE DEUX

L'escalier est aussi sombre qu'interminable. Les pantoufles et les mains du vieil homme frottent péniblement contre les marches de béton granuleux. Il traîne son corps épuisé, d'étage en étage. Un corps chenu, tassé, ridé, que d'épaisses couches d'étoffes protègent des regards malveillants. Un corps fané et essoufflé, qui, à quatre pattes, gravit l'escalier.

Il fait un froid de congélateur et le papier peint, lassé des murs, se laisse rouler vers le sol, découvrant des pans entiers de plâtre jaune gorgé d'humidité.

L'homme qui atteindra bientôt le quatrième étage s'appelle Morgen. Monsieur Morgen. Il a les doigts bruns et les yeux rouges, il ne se rase qu'à la fête des morts et au jour de l'an. Le reste de l'année, il se ponce les joues au papier verré, humecté de salive,

pour éliminer d'un geste les poils de barbe et les restes de nourriture. Il porte dès la sortie du lit des charentaises de cuir – l'idéal pour la rue, l'idéal pour la maison – qu'il assortit d'épaisses chaussettes de laine grise. Des chaussettes fidèles, c'est ce que pense Monsieur Morgen, des chaussettes qu'on peut reprendre soi-même, avec du fil à coudre, le soir, les pieds nus contre le radiateur.

Si l'escalier est sale, l'homme à quatre pattes l'est tout autant.

Et dehors, c'est bien pire.

C'est une ville de terre et de tourbe, une ville de ciment et de pierre, où le pas de l'homme trébuche sur les pavés bossus. Une ville de béton éclaté et de ferraille en rouille, que parcourent les regards vides et creux des travailleurs du jour. Ils sont des milliers à se presser le long des façades, le sourire éteint, les bras ballants, s'échappant d'une bouche de métro et de son haleine écoeurante pour s'enfermer la journée entière dans des bureaux surchauffés. On s'y éclaire au néon et aux écrans, on se bruite aux claviers, les doigts courent et les ventilateurs ronflent, on se parle en angliche ou en commertz, dans ces langues de clous et de chèques, qui ne connaissent ni le mot plaisir ni le mot déféquer mais proposent pas moins de septante synonymes pour vendre, acheter et exceptionnel.

C'est une ville de fumées et d'odeurs. De gaz gris et lourds qui roulent sur le sol, de poussière et d'urine mêlées par le vent. Une ville de charroi, de tumulte et d'immobilité. Pas de place pour le nouveau dans cette carcasse de ruine, déjà à moitié pourrie, larvée sur ses boulevards, balayée par la pluie, minée par l'eau qui suinte, les toits qui s'affaissent et les fenêtres aveugles. Une ville où poussent les chancres plus glacés que la mort et leurs plantes

sauvages surgies au milieu des briques noires. Une ville à l'asphalte défoncée, aux signaux lumineux hors d'état, aux panneaux décolorés, arrachés, piétinés, une ville traversée par des trams déginglués, sans vitres et sans sièges, qui tintent dans une nuit sans fin.

C'est une ville à deux vitesses dont on a perdu l'embrayage. Dans le haut, les commerces, les quartiers d'affaires, de planification politique et de communication. On y court en cravate, les dents blanches et la retraite assurée, on y parque son automobile champouinée, entre deux hôtels de luxe. On y achète un appartement au prix d'un palais, on y mange du pain aux vingt-six céréales triées par des enfants pauvres dans des pays lointains. On y voit les plus grands de la planète, et les plus débrouillards, manger des assiettes presque vides pendant des heures interminables.

Dans le bas, on se loge les uns sur les autres, on habite comme on peut, moitié camp de réfugiés moitié poulets en batterie. On cherche du travail qui n'existe plus et du plaisir qui ne vient jamais. On attend que le monde change mais il est chaque jour pareil. Les grands soirs, on rêve de révolution et on vide un casier de bière. On compte ses sous, on met deux couvertures pour avoir plus chaud et on mange de la viande une fois par semaine. On profite des promotions au supermarché, on achète à crédit et on passe sa vie à ne pas rembourser. On voudrait sortir de là, mais on a déjà eu tant de mal à rentrer dans le rang qu'on se tient à carreau.

Monsieur Morgen n'habite pas dans la ville basse. Il y vient en visite. Ou presque.

En cet instant, il atteint le quatrième étage. La salive a blanchi ses lèvres pendant l'escalade. Il halète, il suffoque. Le rouge

couvre ses joues tandis que son nez, plus plat que celui d'un mэрou, dégage une vapeur blanche et trouble. Le vieillard prend appui sur le chambranle de la porte. Là où il pose sa main, une auréole noire prouve qu'il n'est pas le premier à salir la paroi. Des centaines d'autres êtres, épuisés par la montée, ont ici repris leur souffle ou ne l'ont peut-être jamais retrouvé.

Nous sommes au quatrième étage. Jadis, il y en avait six. Les deux derniers ont été condamnés. Une perte sèche pour Morgen, qui avait acheté tout le bâtiment à la fin du vingtième siècle. Insalubres, avait-on d'abord annoncé. On y croisait plus de rats que de visiteurs, mais cela n'empêchait pas le vieux propriétaire de louer toutes les pièces à des clandestins et des pauvres types qui dormaient au milieu des cafards et des pigeons. Puis la toiture a été arrachée par un orage un peu trop enthousiaste et l'eau a imbibé le reste. Quand les murs se sont effondrés, Morgen a dû reconnaître que les lieux n'étaient plus très habitables. Il a mis les locataires des deux derniers étages à la porte et l'humidité a continué de descendre. À tel point qu'aujourd'hui, quand on atteint le quatrième, on a l'impression de pénétrer dans une grotte profonde.

C'est ici que Morgen s'arrête. C'est ici qu'il devait arriver.

Il y a deux portes.

L'une à gauche, l'autre à droite.

Morgen frappe à la deuxième et sa main racornie sur le bois fait

toc toc toc.

– Je t'aime, mon amour, murmure une voix dans l'obscurité. Sois sage, je reviens, on a frappé à la porte, je vais ouvrir, je reviens. Je t'aime.